

## **Le nouvel homme du Nord : amoureux de la nature, heureux de vivre et profondément démocrate. Analyse de l'image de la Suède dans les récits de voyages français 1945-1980**

*This article explores French travelogues from Sweden from 1945 to 1980. The inquiry focuses on the author Henri Queffelec, the philosopher Emmanuel Mounier, the economist Jean Parent and the economic historian Gabriel Ardant, who all played a significant part in shaping the image of 'the Swedish model' in France. The reports presented by these four travellers and reporters are also some of the most profound and original depictions of Sweden found in this period. However, the reports are not mere reflections of a country but also constitute projections of dreams and nightmares where the foreign and exotic North works as a catalyst for the writers' political and philosophical visions.*

Den här artikeln handlar om franska reseskildrare i Sverige under åren 1945-1980. I centrum står författaren Henri Queffélec, filosofen Emmanuel Mounier, ekonomen Jean Parent och finanshistorikern Gabriel Ardant. De har alla format bilden av den svenska modellen i Frankrike. Deras Sverigereportage är epokens mest djuplodande och originella. Men de handlar inte bara om Sverige, deras reportage är lika mycket projiceringar av deras drömmar och mardrömmar, där det okända Norden fungerat som en katalysator för deras politiska och filosofiska visioner.

Dans un livre à paraître prochainement, *Poétocratie : Les écrivains suédois à l'avant-garde de la politique*, j'analyse comment le modèle suédois prit forme dans les récits de voyages des années 1930.<sup>1</sup> Le livre de Serge de Chessin *Les clefs de la Suède* (1935) joua un rôle décisif dans cette histoire et décrit la Suède comme un laboratoire de la modernité. C'est lui, avec le soutien d'Émile Schreiber et de son *Heureux scandinave!* (1936), qui établit l'idée que la Suède était le symbole de l'avenir et de la modernité. Une expression résumait cette image : « Tous les chemins mènent à Stockholm ». Mais dans l'entre-deux-guerres les visionnaires

1. Sylvain Briens, Martin Kylhammar et Jean-François Battail : *Poétocratie. Les écrivains suédois à l'avant-garde de la politique*, Paris : Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, à paraître en 2016.

\* Martin KYLHAMMAR, Professeur de littérature suédoise à l'Université de Linköping, Tema Q Linköpings universitet S-60183 Linköping; *courriel* : martin.kylhammar@liu.se

avertirent également des risques que le modèle suédois ne se transforme en une technocratie, en une dictature silencieuse. Et le cauchemar selon l'écrivain Christian de Caters (*Visage de la Suède*, 1930) était déjà une réalité. Il expliquait que la Suède était devenue froide, que la culture avait été détruite par la fascination pour les machines, l'argent et la raison scientifique. Mais après la Seconde Guerre mondiale, le discours évolua : le nouvel homme du Nord fit son entrée.

### Les amoureux de la nature

Le livre sur le modèle suédois le plus ambitieux après les écrits de Serge de Chessin est peut-être *Portrait de la Suède* (1948) d'Henri Queffélec (1910-1992). Ancien élève de l'École normale supérieure, il partagea sa vie entre la littérature et la réflexion sociale. Son récit de voyage en Suède est l'un de ses premiers livres.

Dans la lignée de Montesquieu (1689-1755), Queffélec cherche à saisir l'âme du peuple suédois par la géographie, et l'explique par la nature, par les saisons et les variations de luminosité, les contrastes entre la neige blanche et les premières feuilles du printemps. Il s'approche d'un peuple avec des racines vikings, un peuple de conquérants et d'aventuriers. Queffélec reconnaît l'héritage viking dans la Suède qu'il découvre. Le Suédois cherche encore aujourd'hui à conquérir le monde mais en recourant à des moyens pacifiques : « Chercheurs d'or, chercheurs de continents, chercheurs de lois scientifiques ou d'appareils nouveaux, tous figurent parmi les aventuriers : les chimistes suédois, dans leurs beaux laboratoires où ne manque aucun instrument moderne, prennent la suite des Vikings ».<sup>2</sup>

Comme les autres reporters français, Queffélec est fasciné par les énormes progrès économiques et scientifiques que ce petit pays du Nord avait pu réaliser. Tout en Suède porte la marque du bien-être : le mélange de libre entreprise et de partage du capital *via* le système d'imposition progressif, la dissolution de la société de classe, un peuple ambitieux, pragmatique, méthodique, systématique, tourné vers les projets et avec des compétences techniques. Parallèlement à ces innovations socio-économiques, la Suède a su construire une structure démocratique opérante qui permet à tous les citoyens de participer aux décisions politiques. Le Suédois n'est pas seulement un bourgeois, il est aussi un citoyen. Car presque toutes les grandes questions politiques mobilisent le peuple, le réunissent autour des référendums, « en Suède chaque débat important fait presque naître... une association nouvelle » (173). C'est ainsi que la démocratie populaire tient en échec les élites. Queffélec résume sa vision de la Suède, de la politique et des questions sociales en ces termes :

2. Henri Queffélec : *Portrait de la Suède*, Paris : Hachette, 1948, p. 8.

Politesse, amour du sport, amour de la lumière, amour des animaux et des plantes, intérêt pour les sciences naturelles, concourent pour développer dans ce peuple, sinon une vive ardeur pour les luttes politiques, du moins le désir actif de posséder une législation raisonnable et juste qui assure les droits de tous et permette à chacun, pourvu seulement qu'il le tente, d'accéder au bonheur...<sup>3</sup>

Voilà la première des deux grandes thèses qui sont exposées dans *Portrait de la Suède*. Le modèle suédois, c'est-à-dire la société de bien-être exemplaire, s'est développé autour de l'interaction entre technique, dialogue social, modernisation et démocratie. De façon originale, Queffélec voit dans le téléphone un symbole de cette expérimentation sociale : « Le téléphone, fabrication suédoise, apparaît comme un juste symbole du travail suédois en ce sens qu'il montre les techniciens désireux de communiquer les uns avec les autres, de renseigner, de se consulter avant d'agir. C'est bien, lui aussi, un instrument d'union ».<sup>4</sup>

La seconde thèse de Queffélec explique pourquoi ce laboratoire suédois fonctionne si bien et pourquoi les citoyens vivent de façon aussi harmonieuse. La clef de la réussite se trouve dans la relation des Suédois à la nature. Les Suédois n'aiment pas seulement, comme les Français, la campagne mais également la nature sauvage et la solitude.<sup>5</sup> L'amour de la nature est « la grande force qui guide les Suédois, le mode principal ».<sup>6</sup> Selon Queffélec, cela s'explique en partie par le climat nordique et la géographie : les changements de saisons, plus marqués que sur le continent, le ski et la neige, les milliers de lacs et de forêts de bouleau, les chalets et les bateaux à voile...

Queffélec prétend avec insistance que le trait le plus original dans les relations des Suédois avec la nature réside dans la connaissance que les Suédois ont de la nature : ils connaissent *leur* nature. Queffélec saisit combien la tradition linnéenne est vivante en Suède. Les Suédois peuvent littéralement se mettre à quatre pattes pour chercher une plante inconnue, rester longtemps immobile avec des jumelles pour apercevoir un balbuzard ou un fuligule milouin et parler des forces de formation géologique. « Les Suédois connaissent beaucoup mieux que nous la faune et la flore et ils s'y intéressent, leur vie durant, bien davantage. La nature est plus proche d'eux, en général, que de nous, mais ils cherchent, aussi, à maintenir le contact avec la nature ».<sup>7</sup> La protection de la nature est donc beaucoup plus développée en Suède qu'en France. Elle est presque devenue un mouvement populaire : « Les animaux ont droit à la protection

3. *Ibidem*, p. 224.

4. *Ibidem*, p. 234.

5. *Ibidem*, p. 63.

6. *Ibidem*, p. 64.

7. *Ibidem*, p. 90.

des hommes. En tant qu'êtres plus barbares, plus proches de la nature, ils méritent que les hommes s'occupent d'eux – avec tact et méthode ».<sup>8</sup>

Mais Queffélec pousse plus loin son raisonnement sur la signification de la nature pour les Scandinaves. Il voit dans cet amour pour la nature un élément central de l'expérimentation moderne, une raison pour laquelle cela a si bien fonctionné. C'est grâce à sa proximité avec la nature que la Suède s'est préservée du matérialisme superficiel américain que Chessin craignait. C'est une pensée originale et intéressante qui mérite d'être expliquée.

Nombreux sont ceux qui ont pensé que la modernité avait éloigné l'être humain de la nature, l'avait aliéné en brisant la relation vivante avec la nature au profit d'un monde d'objets techniques, d'appareils, d'argent et de villes... Mais selon Queffélec, en Suède, cela ne s'est pas produit. Alors que l'écrivain August Strindberg (1849-1912) prédisait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle « En avant, en avant, oui, mais – vers l'enfer ! », Queffélec le contredisait et semblait dire : « En avant, en avant, oui, mais - vers la nature ! ». La technique et une économie saine libèrent en fait l'individu des contraintes du travail salarié. Le temps libre augmente et ainsi les Suédois peuvent passer plus de temps dans la nature, vivre avec elle et prendre soin d'elle : « Plus la technique moderne simplifie la vie, plus le Suédois, par contrecoup, se jettera dans les paysages et leur demandera protection ».<sup>9</sup> Ainsi la pensée visionnaire de Queffélec voyait dans la modernité le salut de la nature. L'époque de la révolution industrielle avec ses usines à charbon et ses villes envahies de fumée est une étape qui appartient au passé. La Suède est entrée dans l'ère post-industrielle dans laquelle la technique et la nature sont devenues, de façon positive, interdépendantes et se fécondent mutuellement. Non seulement la modernité aide les êtres humains à préserver leur relation avec la nature, mais inversement la nature sauve la modernité de son matérialisme borné. Contrairement à ses collègues préoccupés par la froideur rationnelle et calculatrice du Suédois, Queffélec voit en lui le sauvage et le poète.

Le Suédois conquiert bien entendu le monde avec son modèle, sa technologie, sa science, ses laboratoires et son projet de société de bien-être. Mais cette modernité trouve son équilibre dans l'intérêt et la préoccupation pour la nature. Le Suédois ne vit pas seulement de façon rationnelle et efficace au milieu des machines ; il vit tout autant dans la nature et y trouve un environnement pour exprimer ses sentiments les plus intimes et ressentir la dimension poétique, romantique, lyrique et mélancolique de l'existence, résumée en un mot dans la langue suédoise, intraduisible en français : « stämning ». Queffélec se réfère à cette expression suédoise si caractéristique, sans se risquer à la traduire. Elle attire l'attention

8. *Ibidem*, p. 101.

9. *Ibidem*, p. 104.

d'autres voyageurs français, comme par exemple l'ambassadeur de France à Copenhague, écrivain et homme de radio, François-Régis Bastides (1926-1996) dans son portrait intitulé *Suède* (1963). Au-delà d'une personnalité réformatrice et tournée vers l'avenir, le Suédois montre, selon Bastides, une dimension plus mystique. Les titres des chapitres « Grubbla » (Méditer en ruminant) och « Stämning » (Ambiance mélancolique de la nature) cherchent à saisir ces traits de caractère. Queffélec quant à lui définit le terme *stämning* par une description :

Il se crée des usines, elles changent l'aspect des lieux, mais il y aura toujours de la solitude et de l'espace sauvage, en abondance, autour d'elles. Le besoin donne le désir d'employer l'organe, qui est là, omniprésent, déjà créé, antérieur au besoin. La littérature suédoise est riche, et de plus en plus, en poète lyriques, révoltés ou calmes, qui aiment et admirent la nature et chantent leur amour et leur admiration, et, surtout, un poète lyrique sommeille en chacun [...] un poète de la forêt ou de la mer : le Suédois peut se montrer, si la situation l'exige, tout à fait pratique, susceptible de se débrouiller à merveille dans les questions d'argent et de nourriture, d'horaire et de costume, mais, ensuite, il se détend et il accueille le songe, la rêverie ample comme les paysages qui l'entourent.<sup>10</sup>

Queffélec prend donc à contre-pied la tradition intellectuelle qui consiste à prédire que l'expérimentation suédoise et son laboratoire de la modernité sont sur le point de faire faillite à cause d'un rationalisme tourné vers la culture de l'efficacité et d'un matérialisme technocratique. Queffélec voit une autre Suède digne de devenir un modèle international, « le cas suédois », « le secret de la prospérité des peuples ».<sup>11</sup> Il résume ce modèle par ces mots : « Ce peuple d'ingénieurs et de contremaîtres demeure un peuple de poètes, ce peuple de chimistes et de comptables demeure un peuple qui aime la légende et la féerie ».<sup>12</sup>

### **Le triomphe de la prédictibilité**

Mais cette image de la Suède n'apaisa pas les forces critiques contre la modernité. Deux ans plus tard, Emmanuel Mounier (1905-1950) répond de façon polémique à Queffélec par un long article « Notes scandinaves » dans la revue *Esprit* dont il est le fondateur. Opposé à la culture de masse, Mounier prend le relais de Christian de Caters et de sa critique de la modernité suédoise. Il décrit en détail et non sans ironie comment l'État et la modernité régissent la vie du Suédois du berceau à la tombe. Une vie suédoise est prévisible car elle suit les jalons tracés par l'État, sans pouvoir donner libre cours à la passion, gouvernée seule-

10. *Ibidem*, p. 106.

11. *Ibidem*, p. 119.

12. *Ibidem*, p. 258.

ment par le bien-être la sécurité, la confiance, l'organisation scientifique et l'excellence technique.

Mais pour Mounier, la modernité et le bien-être ont en permanence une face sombre, une froideur qui menace l'être humain et son bonheur. Tout, l'amour, la sexualité et la spiritualité, risque de se réduire à une logique rationnelle et technique. Le modèle suédois uniformise et contribue à ce que Mounier redoute le plus : que la personnalité et l'individualité soit absorbées par la culture de masse et le collectivisme. Ce qui à première vue pouvait apparaître comme un paradis, est en fait tout autre chose :

Comme à l'approche des paradis légendaires, un déchaînement de feu et d'orage semble nous refuser la terre promise par l'organisation scientifique de l'abondance et de la sécurité. Peut-être nous sera-t-elle en effet refusée. Parce que c'est à tout prendre une terre inhumaine ? Il serait présomptueux d'en juger, et de limiter à l'avance les chemins de l'humanité. Mais les quelques têtes de pont qu'elle a réussi à accrocher de l'autre côté de la pauvreté nous invitent pour le moins à nous poser la question : l'homme est-il fait pour le bonheur ? Peut-il, dans le bonheur, garder la passion de Prométhée, et la divine tendresse qui naît de la pitié ?<sup>13</sup>

Ainsi le récit de Mounier s'affirme comme un avertissement contre les dangers d'une modernité créant une culture de masse. Mounier y fait la promotion de ce qu'il appelle le personnalisme, inspiré de la spiritualité catholique ainsi que de la pensée du jeune Karl Marx (1818-83) sur l'aliénation moderne. Le personnalisme défend le droit à être unique, à affirmer sa personnalité. La Suède représente pour Mounier le danger d'une société qui dépersonnalise l'individu et le transforme en un automate suivant le chemin prédéterminé par le collectif.

### **L'aristocratie disciplinée**

En 1970, un livre prend même pour titre *Le modèle suédois*. Écrit par Jean Parent (1926-2003), professeur d'économie, il se concentre avant tout sur la vie économique et industrielle et l'organisation du travail en Suède. À cette date, il est devenu naturel d'associer la Suède à l'expression de « modèle suédois », un concept introduit en France quelques années auparavant. Parent décrit avec pertinence les représentations circulant couramment au niveau international sur les dimensions économiques et politiques du modèle :

L'image de la Suède dans l'opinion publique est faite d'une série de traits qui définissent un ensemble de caractère attrayant : niveau de vie élevé, société relativement égalitaire excluant la pauvreté, souci élevé du bien-être général, calme de la vie politique intérieure, pacifisme extérieur. La Suède

13. Emmanuel Mounier : « Notes scandinaves », *Esprit*, février 1950, p. 286.

semble avoir échappé aux grandes convulsions qui ont secoué la plupart des autres pays d'Europe ; la société s'y est construite progressivement, sans ruptures brusques, sans sursaut révolutionnaire. C'est le modèle achevé du réformisme patient.<sup>14</sup>

Jean Parent se donne pour mission de vérifier si cette image de la Suède bien établie correspond à la réalité. Les deux tiers de son livre sont une démonstration solide par les faits et les chiffres de l'exactitude de cette image. Exactement comme Serge de Chessin et Émile Schreiber quarante ans plus tôt, Parent est fasciné par une société presque sans classe : la prospérité est telle que tous les Suédois ont une vie quotidienne similaire.

Le PDG et son concierge se satisfont des mêmes saucisses et d'un grand verre de lait. Dans la rue, dans les transports en commun, à la campagne, dans les petites maisons de week-end, sur les plages et les champs de ski, il est généralement impossible de deviner rapidement à quels groupes sociaux appartiennent les Suédois que l'on rencontre.<sup>15</sup>

Les Suédois forment un peuple partageant une vision et des intérêts, capable de travailler ensemble et enclin au compromis. Parent explique que les différents groupes d'intérêt ne s'affrontent pas, comme c'est le cas en France, mais identifient un même but, l'égalité. Elle est une valeur fondatrice autour de laquelle tous se réunissent.<sup>16</sup> Avec la justice, l'égalité constitue l'objectif de toute politique et de toute réforme en Suède, indépendamment des partis. C'est ainsi que les intérêts particuliers s'équilibrent avec efficacité et harmonie, la politique, l'entrepreneuriat, les organisations, les coopératives et les mouvements populaires. Parent constate avec clairvoyance que la politique est devenue de plus en plus technique : « On peut ajouter que dans la mesure où l'essentiel du débat politique, depuis 1945 et même avant la guerre, a tourné autour des réformes sociales, même quand il y avait des oppositions marquées, celles-ci ne sont pas passionnalisées et sont restées sur le plan technique ».<sup>17</sup> Dans une culture du consensus avec l'égalité pour valeur centrale, le débat ne porte pas sur l'objectif mais sur les moyens.

Cela ne veut pas pour autant dire que Parent trouve que la Suède soit devenue technocratique et dirigée par des ingénieurs sociaux comme Christian Caters et tant d'autres avaient essayé de montrer. Le débat public y est extrêmement vivant et Parent constate, comme Henri Queffélec, que la Suède allie technique, dialogue, modernité et démocratie. Mais à la différence de la France, la discussion est orientée vers des considérations pratiques : « Contrairement à ce que l'on pense souvent, les Suédois adorent discuter mais, pratiques, ils préfèrent que le débat porte sur des

14. Jean Parent : *Le modèle suédois*, Paris : Calmann-Lévy, 1970, p. 11.

15. *Ibidem*, p. 23.

16. *Ibidem*, p. 267 sq.

17. *Ibidem*, p. 24.

projets concrets plutôt que sur des idées générales et abstraites ». <sup>18</sup> Les propositions pratiques et concrètes sont discutées librement avant qu'il ne soit temps d'instaurer une commission publique qui étudie la question dans toutes ses dimensions, collecte les avis de tous, présente un projet de loi et, si besoin est, convoque un référendum. Parent s'enthousiasme pour cette démocratie qui fonctionne et dont la capacité d'action est bien réelle.

La Suède de Jean Parent rappelle l'image idéale de la *polis* grecque : tous les citoyens sont égaux, ont le même droit d'expression, la même liberté et sont considérés de même valeur ; personne ici ne peut être contraint d'obéir ni de commander. Les reporters associent souvent cela à ce que j'appelle une aristocratie démocratique. La Suède a éradiqué la pauvreté, garanti une participation égale entre les femmes et les hommes, supprimé les oppositions entre les classes sociales et se place à la pointe de l'économie, de la science et de la technique. La Suède tient chez Jean Parent plus du royaume de la liberté que de celui de la technocratie.

Parent reçoit à ce sujet une critique indirecte dans le livre publié la même année, *Le Socialisme suédois* (suivi en 1991 de *Le modèle suédois revisité*) du journaliste Jacques Arnault (1918-2008), défenseur d'un socialisme plus virulent et plus dur. Arnault est en fait communiste et a été pendant plusieurs années le correspondant à La Havane du journal *L'Humanité*. Il est l'un des premiers reporters à identifier la mondialisation comme une menace pour le modèle suédois. Pour lui, l'esprit de concertation suédois ne suffira pas contre cette menace et la Suède aura besoin d'une démocratie industrielle et économique plus radicale.

Mais Jean Parent met l'accent sur une autre menace. Il conclut sa longue présentation de la Suède sur un ton dubitatif en exposant le problème suivant : Serge de Chessin et Émile Schreiber craignaient que l'aristocratie suédoise ne s'américanise et ne devienne matérialiste, consumériste et superficielle. Christian de Caters et Emmanuel Mounier pensaient que cette menace était déjà une réalité. Jean Parent est d'un autre avis. Le danger contre lequel il met en garde est tout aussi grave quoi que plus moderne : à la différence du petit-bourgeois conventionnel qui adapte prudemment sa vie aux conventions sociales, l'aristocrate peut s'offrir le luxe de prendre des risques. Il a les ressources, le bien-être et la sécurité. Comme lui, le Suédois est depuis longtemps libéré, émancipé et sans préjugé. En 1968, le slogan « L'imagination au pouvoir ! » est affiché sur les murs de Paris. En Suède, c'est déjà une réalité, selon Parent. Dans la Suède moderne, on peut vivre avec spontanéité et liberté. Pour les jeunes Suédois, cela est une évidence. L'aristocrate est finalement cousin de l'anarchiste et n'en fait qu'à sa tête.

18. *Ibidem*, p. 33.

Parent identifie un dilemme suédois moderne : comment rendre compatible une vie anarchiste d'aristocrate avec les contraintes de la société globale en termes d'efficacité, de discipline et de forces concurrentielles ? La Suède ne risque-t-elle pas de détruire sa situation justement parce qu'elle a réalisé un rêve : une aristocratie pour tous. Le capitalisme toujours plus global et en quête d'efficacité ne risque-t-il pas de briser les fondements du modèle suédois ?

Un peuple qui a la possibilité de se vouloir heureux et libre parce qu'il est riche, ne risque-t-il pas de s'appauvrir par cela même ? Les choses n'en sont pas là, mais une sourde inquiétude travaille le pays. Ce qui est certain, c'est que le jeune Suédois, dont la nouvelle « école de base » a développé le sens de la spontanéité et celui de légalité, risque de souffrir et d'avoir des difficultés d'adaptation quand il débarquera dans le monde industriel où tout est organisation, chronométrage et hiérarchie.<sup>19</sup>

Ces pensées étaient très originales il y a quarante ans. C'est pourquoi une citation plus longue mérite d'être donnée ici :

En cent cinquante ans de paix, cent ans de croissance industrielle et quarante ans de *Welfare State*, les Suédois ont été, peu à peu, pénétrés de l'idée que la recherche du bonheur individuel, dans l'absence de toute contrainte, est le but de leur société ; les exigences de la société industrielle, qui en est la base, leur paraissent de moins en moins supportables, paradoxalement, à mesure qu'elles deviennent moins rigoureuses. C'est là sans doute un sentiment diffus, exprimé sans violence, mais très généralement répandu, et encouragé par l'évolution récente de l'enseignement qui insiste sur la spontanéité et la libre expression. Cette évolution est inévitable dans un peuple qui a pu échapper assez largement aux servitudes de la misère et où l'on peut songer sérieusement au développement et à l'épanouissement personnels.

Cependant, dans le combat pour le bien-être, la partie n'est jamais gagnée et des résultats que l'on croyait les mieux acquis et les plus assurés peuvent être mis en péril par trop d'impatience.<sup>20</sup>

Dans les années 1980, plusieurs observateurs suédois et internationaux ont considéré la Suède comme une dictature silencieuse, dans laquelle la liberté était une chimère subordonnée à l'État. Jean Parent craignait quant à lui déjà dans les années 1970 que le royaume de liberté pût devenir celui de la tyrannie si son dilemme n'était pas résolu avec intelligence. Il conclut :

Une société pluraliste a permis à la Suède, pendant de longues années de concilier efficacité et liberté individuelle. Le citoyen a pu échapper à l'emprise totale de pouvoirs qui se limitaient. Il trouve dans les uns aide et protection contre les autres. Il n'est pas désarmé. Une unification de

19. *Ibidem*, p. 70.

20. *Ibidem*, p. 300.

ces pouvoirs antagonistes apparaît à certains comme un pas de plus vers la libération de l'homme. Rien n'est moins sûr, et l'exemple montre qu'en croyant s'affranchir et aller vers plus de liberté, c'est la tyrannie que l'on trouve au bout du chemin.<sup>21</sup>

### La révolution sans révolte

L'un des livres sur la Suède les plus ambitieux écrit lorsque la gauche était au sommet de la vague s'intitule *La Révolution suédoise* (1976) et est l'œuvre d'un économiste bien établi, haut fonctionnaire et spécialiste de l'histoire financière, Gabriel Ardant (1906-1977). Il ne s'agit pas d'un récit de voyage ou d'un reportage, mais, malgré son ambition scientifique, il exprime la voix personnelle de l'auteur et sa confiance profonde dans l'expérimentation sociale suédoise. Il rappelle que la perspective de Serge de Chessin de 1935 était encore très vivante et que l'intérêt de Paul Planus pour la culture et l'éducation populaires pouvait encore en 1976 plus que jamais éveiller les passions.

Ardant expose la thèse que la Suède a traversé une révolution. Mais elle s'est produite sans violence, dans l'entente, presque sans que personne ne s'en rende compte. En Suède, en tant que Français, il se sent « dans un autre monde », un monde dans lequel se remarquent « les rapports cordiaux, je dirais presque amicaux, entre les dirigeants patronaux et les chefs syndicalistes ». <sup>22</sup> L'État y est un acteur économique central, la religion joue un rôle négligeable et l'humanisme et l'empathie s'appliquent au quotidien : « un pays qui a un tel souci des handicapés, des gens âgés, d'une façon générale de tous les défavorisés et qui semble prendre de plus en plus conscience de la responsabilité des peuples riches vis-à-vis des nations prolétaires. » <sup>23</sup> Ardant est fasciné par l'émancipation, par la disparition progressive de la société de classes, par le bien-être matériel, l'égalité, la solidarité entre les individus et l'humanisation de la vie quotidienne...<sup>24</sup>

Le trait le plus spectaculaire est que tout cela a été obtenu par un travail pragmatique et par la concertation. En France rien ne se fait sans que les politiques ne théorisent, idéologisent ou philosophent. En Suède, les sociaux-démocrates savent qu'ils ont le pouvoir et peuvent avoir la patience et l'endurance pour conduire la révolution pas à pas. Tout cela sans que les citoyens en soient vraiment conscients. La révolution s'est produite en Suède au quotidien. Selon Ardant, le plus important dans cette révolution, ce qui a fait de la Suède un modèle pour le monde, réside

21. *Ibidem*, p. 301.

22. Gabriel Ardant : *La Révolution suédoise*, Paris : Robert Laffont, 1976, p. 239.

23. *Ibidem*, p. 240.

24. *Ibidem*, p. 264 sq.

dans la trinité suivante : politique du plein emploi, lutte pour le bien-être et éducation des adultes. Les deux premiers domaines politiques ont incité tous les citoyens à participer à la construction de la société ainsi qu'à se sentir en sécurité et en confiance. Le troisième, l'éducation, ce qui fascine le plus Ardant, a rendu les citoyens suédois à la fois heureux et compétents.

Les hautes écoles populaires et les cercles d'étude apparaissent dans le livre d'Ardant comme le noyau de la révolution suédoise. Toute la population se rencontre dans les cercles d'étude, s'y forme pour devenir des citoyens actifs, engagés et éclairés. Ardant cite en acquiesçant le premier ministre social-démocrate de l'époque Olof Palme (1927-1986) :

La Suède est une démocratie fondée sur les cercles d'études. C'est grâce aux cercles d'études que des générations se sont entraînées elles-mêmes à procéder à des analyses critiques afin d'être capables de prendre des décisions raisonnables, et de travailler en commun sans abandonner leurs idéaux.<sup>25</sup>

Voici comment on fait la révolution en Suède.

## Conclusion

Le modèle suédois atteint son point culminant à la fois comme projet concret de société et utopie dans la période 1945-1980. La fierté des Suédois eux-mêmes pour leur modèle est à son comble. L'intérêt de l'étranger, et notamment de la France, est alors aussi le plus marqué, comme en témoignent les récits de voyage. Prenant leur mission avec le plus grand sérieux, les récits français contribuent par des commentaires visionnaires et originaux à mettre en valeur l'image de la Suède et à identifier les nombreux paradoxes fondamentaux qui allaient apparaître dans la société moderne.

Les images de la Suède produites par la France n'ont jamais été naïves et ont souvent été marquées par une vision : la Suède est la société la plus moderne au monde et une visite dans ce pays permet découvrir l'avenir. La majorité des reporters ont exprimé leur satisfaction d'un voyage non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps. Les voyages en Suède ont le plus souvent renforcé leur foi dans l'avenir et nourri leur engagement à transformer la France. Regardez la Suède : les changements ont aussi possibles, tout n'est pas fixé par la nature.

Mais presque tous ont averti du risque que le modèle suédois ne fasse du développement technique et de la croissance économique une valeur en soi. Quand ces forces centrales du modèle cessent d'être vues comme

---

25. *Ibidem*, p. 261.

un moyen, comme un chemin pour augmenter la qualité de vie, le bien-être et la joie de vivre, il ne reste que la technocratie, le matérialisme sans âme et l'auto-suffisance.

Ainsi le Nord, exotique et lointain, a fonctionné comme une surface de projection sur laquelle les écrivains ont fait se refléter les visions, problèmes et défis intemporels et universels fondamentaux pour la modernité. Vus sous cet angle, les récits de voyage français ne sont pas seulement en quête de la vérité sur la Suède, ils sont à la recherche d'un rêve de monde meilleur, d'une modernité équilibrée par la protection de la nature, du bien-être des hommes et de la solidarité.